Document généré le 17 juil. 2025 00:59

Liaison

Anne-Marie Bénéteau
Imaginer la détresse du monde

François Paré

Numéro 39, été 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/43380ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Paré, F. (1986). Anne-Marie Bénéteau : imaginer la détresse du monde. *Liaison*, (39), 6–7.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

portrait

Anne-Marie Bénéteau

Imaginer la détresse du monde

par François Paré

Vous avez peut-être vu ses oeuvres aux couleurs vives et aux formes naïves à Windsor, à Ottawa ou à Welland au cours des dernières années. Après tout, elle a déjà fait la Maison de la Culture à Toronto et le Centre d'art Rodman Hall à St. Catharines. Et les galeries parallèles, plus ouvertes aux matériaux étranges qu'elle utilise, ont opté pour plusieurs de ses oeuvres. Mais à 30 ans, Anne-Marie Bénéteau n'est encore pas la gloire de la francophonie ontarienne. En réalité, peu de nos artistes visuels le sont. Pas de foules criardes, pas de spectacles à la télévision d'État, pas de diffusion de disques platine. Anne-Marie Bénéteau, comme les autres, fait son petit bout de chemin, fabriquant dans son atelier du bord de la rivière Détroit, à Windsor, des images composites, des hantises d'elle-même et aussi de nous-mêmes. Cette oeuvre des six dernières années est l'une des plus cohérentes et des plus significatives de notre production artistique actuelle. Nous l'avons rencontrée en février dans son atelier de la rue Pitt, à Windsor.

En 1983, Anne-Marie Bénéteau avait étonné tout le beau monde de l'avenue Ouellette, à Windsor, avec son aquarium géant rempli de poissons cartonnés en état de décomposition. « J'ai pris un aquarium de trente gallons et découpé des dizaines de petits poissons en carton. Je me suis arrangée pour qu'ils tiennent dans l'eau avec des plombs et des flotteurs pour la pêche. » Le résultat : un aquarium rempli à craquer de faux petits poissons de toutes les couleurs. On a exposé le tout dans la vitrine de la Librairie Southshore, question de montrer aux passants une sorte d'art nouveau, une image du monde transitoire, le monde mourant dans lequel chacun vivait. « Après deux semaines d'exposition, l'aquarium n'était pas beau à voir : les poissons de carton s'étaient décomposés un peu comme ceux de la rivière. Je voulais montrer aux gens notre monde en détresse, la vie qui meurt sous le pont Ambassador. »

Pour Anne-Marie Bénéteau, l'art est une prise de position, une affirmation idéologique. Si les matériaux utilisés ne sont pas permanents, c'est parce que nous évoluons tous dans la fragilité de l'univers qui nous entoure. Tout est délicat, tout est de passage. Et de tous les problèmes, c'est le déséquilibre écologique qui inquiète le plus Anne-Marie Bénéteau. En 1984, elle explique cette affirmation dans le programme d'une exposition collective d'oeuvres franco-ontariennes à la Galerie SAW, d'Ottawa. « Je vis dans un monde de violence, préoccupée par l'idée que toute vie disparaîtra un jour. Le monde animal est un monde violent. » Mais c'est l'humanité déraisonnable qui condamne le monde à l'abandon et à la détresse. « Dans mes oeuvres, les oiseaux noirs aux ailes rouges deviennent des avions de guerre vomissant du poison, les arbres ressemblent à des missiles, les poissons mourants se crachent leur amertume, le paysage est perverti et prend la couleur d'un produit chimique. » L'oeuvre de Bénéteau, surtout récemment, est marquée par des images de désertification, de décomposition et d'évanescence. Rien ne dure de ce que touche l'humanité. « Je ne peux qu'imaginer la détresse de notre monde moderne. »

Le pessimisme d'Anne-Marie Bénéteau provient des années passées le long de la rivière Détroit et du lac Érié. Son enfance à la Rivière-aux-Canards à jouer dans les champs et les battures, à observer la beauté trompeuse de l'eau et des îles américaines, et malgré tout la persistance du monde animal. C'est l'urbanisation outrancière qui est en question, la mort progessive de nos paysages. Depuis son enfance, Anne-Marie Bénéteau ramasse, collectionne, organise, classifie la vie autour d'elle : les insectes de toutes sortes, les plantes sauvages, les morceaux de tissu et de fourrure, les poissons, les oiseaux. « Je passe beaucoup de temps à regarder les animaux autour de moi. C'est mon passe-temps favori. » D'ailleurs, il y a quelques années, la découverte d'un insecte aux habitudes étranges avait complètement changé le sujet de ses oeuvres : la cigale. À partir de

ce moment, elle incorpore l'insecte disséqué dans la texture de l'oeuvre. Elle a fait des recherches. « La cigale a une vie extraordinaire. Elle demeure dans la terre pendant dix-sept ans, puis elle sort pendant deux mois seulement et elle meurt. » Cet insecte est devenu pour Anne-Marie Bénéteau le symbole de tout l'art qui, en exprimant des vérités profondes et permanentes, n'arrive à la surface de l'expression que pour se taire à nouveau.

« Au début, j'étais très intéressée par les qualités formelles de la peinture. Je m'intéressais aux lignes, à la coordination des couleurs.» Anne-Marie Bénéteau a passé presque une année complète à reproduire inlassablement la même image : quelques perruches emprisonnées dans une cage ! Il existe aujourd'hui des dizaines de versions du même sujet. « Je cherchais l'image parfaite, tu comprends ? J'arrivais dans mon atelier, le sujet était décidé pour moi. Je pouvais explorer, pousser plus loin ma technique. . . » Dans le survol des années, on s'aperçoit que l'oeuvre d'Anne-Marie Bénéteau est ponctuée d'images obsessives comme celle-là : des perruches dans leur cage, des poissons décomposés, les maisons blotties des quartiers pauvres du vieux Détroit, les ponts qui nous sauvent des monstres enfouis dans la rivière, et les fameux insectes toujours en migration vers leur mort certaine. Tout cela, c'est présenté d'une manière naïve, faussement naïve, comme celle d'un enfant revêche qui comprend tout et accuse tout.

« Au sortir de l'Université de Windsor en 1979, je ne savais pas quoi faire. Je voulais faire de l'art, mais je me demandais comment réussir toute seule. » À Windsor, la scène artistique est plutôt limitée, familière. La Galerie d'Art de Windsor, à deux pas de l'atelier d'Anne-Marie Bénéteau, n'acceptera que des artistes dont la réputation est déjà faite. « Les galeries commerciales ne voulaient pas de mes oeuvres, parce qu'elles étaient trop marginales, ou trop grosses pour être achetées et exposées dans un salon. » En 1982, seize artistes de la région de Windsor se sont réunis pour fonder la première galerie parallèle de la région. ARTCITE est une sorte de coopérative qui permet aux artistes visuels de s'exprimer plus librement, sans se soumettre aux contraintes du marché. Anne-Marie Bénéteau s'est immédiatement impliquée dans ARTCITE. Elle en devient la coordonnatrice en 1984. « ARTCITE a changé ma carrière. Ici, à Windsor, on se sent isolé de la scène artistique au Canada. Mais il y a plus de soixante-dix galeries paralèlles au pays, tout un réseau d'entraide. On est capable d'organiser des expositions d'art expérimental. Par exemple, cette année, nous ferons un échange avec une galerie de New York. Leurs artistes viendront exposer ici et nous, nous irons chez-eux. »

Toute l'oeuvre d'Anne-Marie Bénéteau semble être conçue pour le plaisir de l'expérimentation et pour la recherche de nouveaux matériaux. L'atelier est rempli d'oeuvres non vendues, parce qu'elles sont trop volumineuses ou trop étranges. Seules les grandes compagnies pourraient être intéressées, mais combien d'entre elles voudraient exposer dans leurs sièges sociaux un dispositif illustrant la décadence du monde écologique? « Je viens ici, dans mon atelier, et je travaille. J'écoute ma musique punk. . . Il y a des jours où ça ne me tente pas de travailler mais je me force. Je lis, je fais des recherches sur les symboles, sur la mythologie, sur l'entomologie. Il y a beaucoup de recherches dans mes oeuvres. Et. . . j'essaie de survivre financièrement. »

Anne-Marie Bénéteau vient tout juste de terminer, avec le poète Robbert Fortin, une séance de **performance art** à Windsor. Pour cette installation, elle avait acheté soixante poupées maganées à la Société Saint-Vincent-de-Paul pour mettre là, à la base de la sculpture, comme une grande infirmerie, comme une image de la souffrance humaine. « Aujourd'hui, j'utilise tous les matériaux : la boue, les morceaux de papier, la fourrure, le feutre, le carton. . . Je ne fais pas cuire la boue en céramique, parce que je ne veux pas que mon oeuvre soit permanente. »

Anne-Marie Bénéteau, debout, un peu timide, un peu espiègle aussi, au milieu de tous ces matériaux aux couleurs vives qui attendent une résurrection. Elle ne se révèle pas beaucoup. Elle n'ouvre la porte aux confidences que pour montrer de la main les objets qu'elle fabrique depuis six ans. « Je vais chercher des expériences personnelles et je les transforme en des paysages plus universels. Je ne veux pas tout dire. Je veux laisser des ambiguïtés. Mes montagnes, mes oiseaux rouges, mes chats noirs : c'est dans la mythologie. Nous bâtissons des ponts pour apaiser les monstres de l'eau. »

Windsor ? « Non, pas pour toute ma vie. » Elle parle déjà de ses nouvelles recherches sur Darwin, de son exposition du mois de mars à Détroit. « Il faudra partir pour faire d'autres expériences. » Et dans ce visage taquin, drôlement intelligent, c'est le désir d'expérimenter qui sommeille : Toronto et New York, peut-être. Et là, chercher encore de nouveaux modes d'expression. Après ces années, il faudra bien que l'oiseau sorte de sa cage. □

Anne-Marie Bénéteau, parlant de son oeuvre à François Paré.
(Photo: Pierre Côté)

Professeur de lettres françaises à l'Université de Guelph, **François Paré** *est membre du Comité de rédaction de* **LIAISON.**